

REGARD(S)
JEANNE-MARIE BARBEY
1876-1960

Jean-Marc Michaud
Laurence Prod'homme

sous la coordination de
Marie-Annie Avril
Françoise Berretrot

LOCUS
SOLUS

Sommaire

Préface	7
LE FONDS JEANNE-MARIE BARBEY, Françoise Berretrot, directrice Musées-Patrimoine, Vannes	8
POUR UNE REDÉCOUVERTE DE JEANNE-MARIE BARBEY, Jean-Marc Michaud, conservateur en chef au Conseil départemental du Morbihan	15
Origine et formations	16
Portraits d'enfants	26
L'arc-en-ciel et les peintres d'Armor	36
Une correspondance avec Anatole Le Braz	38
Une artiste investie auprès de ses pairs (1945)	44
Une amitié avec Paul Signac	46
Profession : Professeur, les vues de Paris	47
Un portrait du pays de Gourin	50
De la photographie à la peinture	64
CHERCHER LE PHOTOGRAPHE, Laurence Prod'homme, conservatrice au musée de Bretagne, Rennes	83
Une famille, un territoire	85
Auguste Barbey, photographe officieux et éditeur	86
D'Auguste à Jeanne-Marie, les passeurs d'images	89
« Les petites scènes intimes de Mademoiselle Barbey »	89
Remerciements	94
Repères bibliographiques	95
Crédits	96



La Lessive

Huile sur carton
27 x 35 cm

Préface

Je vous donne rendez-vous pour un magnifique voyage au cœur de la Bretagne, de ses traditions, à travers le Morbihan d'autrefois et le pays de Gourin. Il est signé de Jeanne-Marie Barbey, peintre et artiste parisienne, qui a sillonné sa terre d'adoption au début du xx^e siècle. Elle a su saisir le paysage et des instants de vie, des hommes et des femmes au travail dans les champs ou profitant de moments de fête. Une narration lumineuse, colorée et pleine de vie !

Cette exposition, subtilement mise en scène, est rendue possible grâce au partenariat avec le musée de Bretagne de Rennes, qui conserve la collection photographique, et le musée du Faouët, premier musée à avoir exposé l'artiste. La présentation des œuvres n'aurait pu aboutir sans l'intervention de restaurateurs habilités qui ont su remédier aux dommages du temps. Cet événement est aussi l'occasion pour le grand public d'accéder à de nouvelles œuvres du musée des beaux-arts, avec cet objectif de renouveler l'accrochage des collections.

Puisse cet ouvrage, par la qualité de ses textes et de ses illustrations, nourrir votre curiosité et prolonger votre délectation !

David ROBO

Maire de Vannes

LE FONDS JEANNE-MARIE BARBEY

L'histoire de la constitution des fonds de musée est toujours passionnante et instructive : source de renseignements sur l'origine des collections, elle permet en outre de s'attacher à la personnalité des donateurs, ou des vendeurs, et bien évidemment d'apporter des informations sur les auteurs. Elle peut parfois s'approcher de l'enquête minutieuse lorsqu'il s'agit de trouver des liens entre plusieurs faits et dates distants dans le temps.

L'origine du "fonds Jeanne-Marie Barbey" du musée des beaux-arts de Vannes relève plus de cette dernière catégorie : deux donations à soixante ans d'écart ont permis de sauver une partie de l'œuvre et d'en assurer sa valorisation.

Tout commence en 1930 : une délibération du 30 décembre de cette même année entérine l'acquisition à titre gracieux de plusieurs tableaux choisis parmi les Artistes indépendants¹.

La peinture de Jeanne-Marie Barbey, *La Course*, entre ainsi dans les collections publiques de la ville. À cette période, le musée est dirigé par le conservateur bénévole Léon Lallement, avocat, et bénéficie de plusieurs dons. Lui et Henry Éon,

écrivain et critique artistique, contribuent au rayonnement du musée. Ce dernier publie des chroniques dans *Le Progrès du Morbihan*. Un catalogue des collections est édité en 1929, auquel s'ajouteront des suppléments en 1930 et 1932. Le musée s'enrichit et s'agrandit. Un article du *Progrès* daté du 28 décembre 1930, signé Henry Éon, nous apprend que quinze nouveaux tableaux sont offerts à la ville de Vannes, rassemblés par Monsieur Charles-André Igounet de Villers, peintre lui-même. L'œuvre de Jeanne-Marie Barbey y figure, ainsi que celles d'autres artistes, qualifiées par Henry Éon « d'un grand intérêt et d'un charme soutenu ». Une lettre du conservateur précise que la caisse de transport a été expédiée directement du Salon des indépendants à Paris, au musée de Vannes. En 1931, le critique introduit ainsi son article : « Le musée de Vannes se meuble. La salle des indépendants compte une quarantaine d'œuvres d'art, dont les plus modestes éclatent de franchise, d'honnêteté et aussi d'une élégance naturelle qui défie toute critique. Ah ! disent certains visiteurs : c'est de l'art moderne, je n'ai de sympathie que pour l'art ancien² ! »

1. La Société des artistes indépendants est fondée en 1884 et reconnue d'utilité publique le 30 mars 1923.

2. ÉON, Henry, *Le Progrès du Morbihan*, dimanche 31 mai 1931.

La Course

Détail

Huile sur toile





7. III. Barbey
1922

POUR UNE REDÉCOUVERTE DE JEANNE-MARIE BARBEY

texte enrichi à partir de la version
du catalogue du musée du Faouët édité en 2005
à l'occasion de l'exposition *Jeanne-Marie Barbey (1876-1960)*

Jean-Marc Michaud

conservateur en chef au Conseil départemental du Morbihan

Autour du pardon

(Titre donné par l'artiste)

Détail

1922

Huile sur carton

ORIGINE ET FORMATION

Le 17 juillet 1876, naît à Paris chez ses parents au 51, rue de Charonne, Louise Jeanne Marie Barbée. Elle est le quatrième et dernier enfant d'un ébéniste de quarante-quatre ans, François-Marie Barbée, et de son épouse, née Catherine Dupont, de trois ans plus jeune et dite sans profession. La déclaration de naissance est faite le lendemain, à la mairie du XI^e arrondissement, par le père accompagné de deux témoins, Pierre Hillard et Jean Schwag. Ces deux hommes exercent, eux aussi, la profession d'ébéniste et ils sont domiciliés sous le même toit que François-Marie Barbée, dans ce faubourg Saint-Antoine qui, situé à l'est de la place de la Bastille, est le quartier des artisans¹. Les époux Barbée ne sont pas Parisiens de longue date, mais originaires tous deux du nord-est de la Cornouaille : François-Marie est né à Carhaix (Finistère), Catherine à Gourin (Morbihan), où son père exerce le métier de chapelier. Il semblerait que les chemins de l'exode ne les aient pas menés directement vers la capitale, puisque leur troisième fils, Auguste, est né à Béziers en 1868.

Nous ne savons rien de la jeunesse de Jeanne-Marie Barbée, dont le premier prénom à l'état

1. Nous remercions vivement M^{me} Anne Harriss et M. Daniel Le Meste des informations nombreuses qu'ils nous ont apportées sur Jeanne-Marie Barbée.



Portrait de la famille Barbey

De gauche à droite, à l'arrière-plan, Jeanne-Marie Barbey, Louis Barbey, son neveu, Auguste et Louis Barbey, ses frères. Au premier plan, Geneviève Barbey, Marie-Louise Le Gall, épouse d'Auguste, et Raymond Barbey.

1912

Négatif sur verre
Collection musée de Bretagne



Carte de la fédération régionaliste de Bretagne

Collection particulière

Autoportrait

vers 1900

Huile sur toile
55 x 38 cm



civil, Louise, paraît n'avoir guère été usité. Une certaine différence d'âge la sépare de ses trois frères, dont la naissance a été plus rapprochée : Louis (1863-1939), François (vers 1865-1894) et Auguste (1868-1931). Louis fera à Paris une carrière d'instituteur. Auguste, après s'être semble-t-il tourné vers la même voie, choisira de revenir à Gourin et d'y tenir à partir de 1901, sur la place du Martray (aujourd'hui place Stenfort), avec son épouse née Marie-Louise Le Gall, l'hôtel de la Croix-verte. Jeanne-Marie sent poindre en elle une vocation d'artiste et décide de devenir professeur de dessin. Ainsi que le révèle une note de sa main, elle passe avec succès en 1895 le premier degré du diplôme des lycées et collèges, puis le degré supérieur. L'année suivante, elle se voit décerner le

diplôme des écoles primaires supérieures et celui des écoles normales, puis en 1907, celui des écoles de la ville de Paris².

En 1890, dans un carnet, Jeanne-Marie Barbée dessine à la plume, d'une main appliquée et déjà sûre, un vase de Rhodes et deux vases hispano-mauresques et, à la mine de plomb, un vase de Venise, un autre d'Urbino et un troisième d'Oiron. Il peut s'agir de copies d'après le modèle, faites au Louvre comme, dans un autre carnet, cette représentation de l'Aigle de Suger, provenant du trésor de l'abbaye de Saint-Denis. Plus tard, elle réalise au musée des copies de tableaux célèbres qui ne sont pas achetées par l'État : en 1900

2. « Succès », in *L'Ouest-Éclair*, Rennes, 3 juillet 1907, p. 4 (Gallica).

La Pourvoyeuse et une nature morte d'après Chardin, en 1901 *La Baie de Weymouth* d'après Constable³. Mettant en scène deux femmes en coiffe dans un intérieur, le premier de ces sujets correspond aux centres d'intérêt de l'artiste à cette date.

Certains dessins de jeunesse, tel l'autoportrait au crayon, daté de juillet 1894, sont encore signés « Jeanne Barbée », avant que n'apparaisse la signature « Barbey ». Sans doute cette mutation graphique offre-t-elle à la jeune fille un nom d'artiste commode, qui lui permet de préserver sa vie professionnelle d'enseignante, sans renier complètement son patronyme. Mais on remarque que son frère Auguste, près duquel elle prend l'habitude de revenir chaque été à Gourin, au moment des vacances, a adopté lui aussi le nom de Barbey. Dès lors, il est tentant de rappeler que l'arrière-grand-père paternel, Pierre-Hyacinthe Barbée, canonier de son état, décédé à Concarneau en 1819, est né en 1768 dans la Manche, à Saint-Jores, à seulement dix-sept kilomètres du berceau familial de Jules Barbey d'Aurevilly (1808-1889), Saint-Sauveur-le-Vicomte. Comment ne pas imaginer dans ces conditions une parenté même lointaine, d'autant que la

3. Archives nationales, site de Pierrefitte-sur-Seine, F/21/4288, dossier 30 (base Arcade, notices n° AR454729 et AR454730).

famille de l'écrivain n'a été anoblie qu'au milieu du XVIII^e siècle et est d'origine paysanne ? Sous l'Ancien Régime, les variations orthographiques sont légion à l'état civil. Pour sa part, le père Jean Guichard, directeur spirituel de Jeanne-Marie Barbey durant les années vingt, croyait à l'existence d'un lien de parenté avec l'auteur du *Chevalier des Touches*.

En 1900, notre artiste signe « Barbey » un projet de diplôme pour un concours de costumes organisé au village breton de l'Exposition universelle de Paris. Le musée du Faouët conserve l'aquarelle originale et les archives départementales du Finistère le diplôme du premier prix, attribué le 18 octobre à un certain M. Le Gall, de Châteauneuf-du-Faou⁴. La composition, en forme d'éventail, a pour sujet une gavotte bretonne associant différentes modes vestimentaires, interprétées avec fantaisie. L'exécution, élégante et un peu précieuse avec un canon allongé et des couleurs fraîches, n'est pas sans rappeler l'art d'Élisabeth Sonrel. À la même veine semble appartenir *La Légende de sainte Triphune*, constituée de six miniatures historiées, réunies avec trois blasons

4. Musée du Faouët, plume, encre de Chine et aquarelle, H. 28 – L. 45 cm. Archives départementales du Finistère, 1 J 993. Une reproduction du diplôme figure sur le portail des archives. Le musée de Bretagne, à Rennes, conserve un exemplaire vierge du diplôme (lithographie et aquarelle, H. 44 – L. 56 cm, Inv. 949.2726).



Péniches sur la Seine

Au fond à gauche, le beffroi de la gare de Lyon et les cheminées de l'usine électrique du Métropolitain, dite « usine de Bercy ».

Huile sur carton
27 x 38 cm

en un même encadrement. Pastiche d'art médiéval, cette œuvre est connue par un négatif sur verre, issu du fonds Barbey au musée de Bretagne⁵. De son domicile de Bagnolet, Jeanne-Marie Barbey adresse, le 9 juin 1901, « un petit croquis de la *Cordelière* d'Anne de Bretagne » à Léon Durocher (1862-1918) et lui promet de « terminer le diplôme » et de le lui envoyer⁶. Membre du comité organisateur de l'exposition bretonne sur l'esplanade des Invalides en 1900, celui-ci avait fondé en juin de la même année, à Montfort-l'Amaury, le pardon des Bretons de Paris, dédié à la duchesse Anne. En 1901, Jeanne-Marie Barbey effectue son premier envoi au Salon des artistes français avec un tableau intitulé *Intérieur de ferme à Gourin*. Quelques semaines plus tôt, elle a présenté à l'exposition de l'Union des femmes peintres et sculpteurs un *Intérieur en Basse-Bretagne* dans lequel « une jeune fille tricote, adossée au lit clos aux gais rideaux roses que surmontent des images de saints » et un *Intérieur d'atelier* « représentant deux enfants occupés à réparer leur petite voiture », signale un critique, sans doute Gustave Geffroy⁷. Il relève « un vrai talent de coloriste » chez leur auteur, à qui il prédit un avenir prometteur. De la même

année, le musée du Faouët conserve un *Intérieur* traité en camaïeu de bruns et animé de deux figures féminines⁸.

De 1901 à 1907, les catalogues du Salon des artistes français indiquent que Jeanne-Marie Barbey a été l'élève d'Édouard Cuyer et de Désiré-Lucas. Entre 1910 et 1914, date de sa dernière participation, figure désormais la mention « élève de Désiré-Lucas et d'Henri Royer⁹ ». Ce changement pourrait s'expliquer par le fait qu'il était plus valorisant de revendiquer l'enseignement d'un maître d'un certain renom. Peintre et graveur, élève de Léon Bonnat, Édouard Cuyer (1852-après 1909) fut prosecteur à l'École nationale des beaux-arts, c'est-à-dire chargé d'effectuer des dissections aux fins de démonstrations anatomiques. De 1881 à 1903, il fut adjoint, puis suppléant du professeur d'anatomie Mathias Duval. Entre 1877 et 1893, il fut autorisé à créer pour les femmes un « cours d'anatomie artistique spécial », alors que celles-ci n'étaient pas encore admises comme élèves de l'École. Il fut également professeur d'anatomie plastique dans les écoles de la ville de Paris, à l'académie Julian et dans différents ateliers privés. Conservateur, puis

5. Inv. 2010.34.113.

6. Bibliothèque de Rennes métropole, fonds Léon Durocher.

7. *La Justice*, 22^e année, 23 février 1901, p. 1 (Gallica).

8. Huile sur toile, datée de 1901, H. 60 – L. 73 cm.

9. Nous remercions de son aide M^{me} Véronique Beauregard, de la bibliothèque de la conservation du musée d'Orsay.



Scène de pique-nique

Au centre, Jeanne-Marie Barbey

Négatif sur verre

Collection musée de Bretagne



Jeanne-Marie Barbey

Vue probablement prise dans la cour
de la maison d'Auguste Barbey à Gourin

Négatif sur verre

Collection musée de Bretagne

La Pieuse Bretagne (Saint-Quentin, musée Antoine Lécuyer, 1936). Bien que son dossier d'officier de la Légion d'honneur indique, vers 1930, qu'il a été professeur à l'École nationale supérieure des beaux-arts, Henri Royer n'a pas été chef d'atelier. À partir de 1901, il enseigne à l'académie Julian, passage des Panoramas, en tant que directeur de l'atelier des dames. C'est peut-être là que Jeanne-Marie Barbey a été son élève et celui d'Édouard Cuyer.

La critique a souvent loué chez Henri Royer son art de grouper les personnages et de faire jouer la lumière¹¹. Cette science de la composition et de l'éclairage paraissent ses préoccupations essentielles à en croire les conseils signés Henri Royer, retranscrits par Jeanne-Marie Barbey à l'intérieur d'un de ses carnets, au droit d'un croquis représentant une jeune fille à la baratte : « Couper du haut et donner plus de sol, mettre une chaise à gauche avec un chat ou un vêtement dessus de façon à faire des volumes intéressants et observer la couleur de l'ombre portée par la porte, faire sentir qu'il y a une porte ? À voir. [...] Couper du cadre à droite. Le personnage ne doit pas être au milieu d'une toile et les blancs du linge, etc. ne doivent pas être aussi blancs que la fenêtre ou celle-ci ne sera plus lumineuse. Gardez tout l'effet dans la fenêtre. »

président de la Société d'anthropologie de Paris, il a rédigé et illustré de nombreux ouvrages et articles sur l'anatomie humaine et animale¹⁰.

Henri Royer (1869-1938) est un artiste au parcours plus classique. Peintre de scènes de genre d'inspiration naturaliste et portraitiste recherché, ce Nancéen d'origine a fait de la Bretagne sa terre d'élection. Il a fréquenté les pêcheurs d'Audierne et du Cap-Sizun, dont il a illustré la piété et la vie quotidienne : *L'Ex-voto* (Quimper, musée des beaux-arts, vers 1898), *Prière à Saint-Tugen* (musée de l'école de Nancy, avant 1903), *Quai à Audierne, les frères Kerisit* (Audierne collection municipale),

10. Sous la direction de COMAR Philippe, *Figures du corps. Une leçon d'anatomie à l'école des beaux-arts*, Paris, ENSBA, 2008, p. 476-477. Nous remercions M. Emmanuel Schwartz, conservateur à l'École nationale supérieure des beaux-arts, de nous avoir transmis ces informations.

11. JEANDIDIER, Laurence, in *En passant par la Bretagne. Artistes voyageurs lorrains en Bretagne. 1840-1930*, catalogue d'exposition, Quimper, musée départemental breton, 1999, p. 75.

Femme à la baratte

1907

Huile sur bois

35 x 26,5 cm

Par son sujet, le dessin de Jeanne-Marie Barbey ici évoqué peut être rapproché d'une petite huile sur bois conservée au musée de Vannes, datée de 1907 et située à Gourin. S'y retrouve en position moins frontale une jeune fille en pied, travaillant à la baratte dans un intérieur rural, plongé dans la pénombre ; une petite fenêtre éclaire latéralement la scène. En 1905 déjà, l'un des deux envois de la peintre au Salon des artistes français traitait le même sujet sous le titre *La Ribotée*¹². D'après le *Dictionnaire de Littré*, « en Bretagne, riboter se dit de l'action de battre le lait pour préparer le beurre », de « ribot, le pilon d'une baratte ». Le musée du Faouët conserve un tableau de Jeanne-Marie Barbey, daté de 1905, dont le sujet correspond à *La Ribotée*. La jeune fille au premier plan en regarde une autre qui semble lui apporter du lait. Composée dans un camaïeu de bruns à peine relevé de rouge et de blanc, l'œuvre offre un effet de perspective saisissant et un jeu étonnant de lignes et de formes géométriques. À propos de *La Ribotée* et de *La Collation*, l'autre envoi de cette année-là, un chroniqueur du Salon évoque les « vieux maîtres hollandais¹³ ».

« On pourrait peut-être reprocher aux intérieurs de M^{lle} Jeanne Barbey, *La Servante* et *La Pipe*, une certaine affinité avec le faire si personnel de Désiré Lucas [sic], le peintre de l'âme bretonne »,

12. Huile sur toile, datée de 1905 et située à Gourin, H. 73 – L. 60 cm.

13. « Au jour le jour. La Bretagne au Salon des Artistes Français », in *L'Ouest-Éclair*, Rennes, n° 3018, 13 juin 1905, p. 1.



fait observer dans *Femme contemporaine* le critique René Le Cholleux, rendant compte en mai 1905 du Salon de l'union des femmes peintres et sculpteurs. Les intérieurs rustiques, traités souvent en clair-obscur avec une source de lumière latérale, sont alors une spécialité de Louis-Marie Désiré-Lucas (1869-1949), grand admirateur de Rembrandt : *L'Âtre* (Salon de 1897), *La Forge* (1899), *Le Déjeuner des enfants* (Salon de 1906), *Femme à la couture* (1907), *La Baratteuse* (après 1907)¹⁴. Le peintre puise alors son inspiration en Bretagne dans ses lieux de séjour successifs, Vannes chez sa belle-famille, puis Belz en 1903 et enfin, à partir de 1907, Douarnenez où il

14. Voir PIRIOU, Marie-Paule, *Désiré-Lucas*, Éditions Palantines, Plomelin, 2006 et, de l'Amicale pour l'étude du peintre Désiré-Lucas, le catalogue d'exposition *Désiré-Lucas (1869-1949)*, Brest – Le Relecq-Kerhuon, Crédit mutuel de Bretagne, 1995. Nous remercions M^{me} Marie-Paule Piriou des précisions qu'elle nous a apportées sur l'artiste.







Course de chevaux

La scène se passe à Gourin
dans la grand-rue (actuelle rue
Jacques-Rodallec)

Négatif sur verre
Collection musée de Bretagne



Jour de fête ou Course en Bretagne

(Titre donné par l'artiste)

vers 1930

Huile sur toile

45,5 x 54,5 cm



La Course

Exposé au Salon des indépendants

Vers 1929

Huile sur toile

73,4 x 92,5 cm

mettre à profit la lecture d'ouvrages de son maître Édouard Cuyer, comme *Les Allures du cheval* (1883). Très attachée au pardon de Saint-Hervé, Jeanne-Marie Barbey joue de ses relations pour faire restaurer la chapelle. Peut-être sollicite-t-elle Paul Léon, directeur des Beaux-Arts sous le haut patronage duquel est placée en 1921 l'exposition des Peintres d'Armor. Le 2 février 1929, une coupure de presse mise de côté par le peintre relate sous le titre « Gourin. Sauvons nos vieilles

chapelles » : « Nous sommes heureux d'apprendre que sur les instances et les démarches réitérées de notre compatriote du Faouët [sic], M^{lle} Jeanne-Marie Barbey, professeur de dessin à la Ville de Paris et peintre de talent, la direction des Monuments historiques a enfin fait restaurer la jolie chapelle de Saint-Hervé en Gourin et ses beaux vitraux qui étaient en si mauvais état que l'on tremblait de les voir à la merci d'un coup de vent [...] ». On sait que, l'année précédente, la



Le Mérignac à Lorient

(Titre donné par l'artiste)

Huile sur carton

19 x 24 cm

maison Desjardins, d'Angers, était intervenue sur le vitrail du chœur et ceux du transept. L'intérêt de Jeanne-Marie Barbey pour l'architecture religieuse bretonne la conduit également à représenter les sanctuaires proches du Finistère, la chapelle Notre-Dame-du-Crann en Spézet, l'église de Saint-Hernin et son calvaire, ainsi qu'en Morbihan l'église de Langonnet et son arc triomphal. D'autres chapelles la retiennent, le jour du pardon : Saint-Guénolé et Saint-Philibert en Gourin,

Notre-Dame-de-la-Clarté en Querrien. À Carhaix, la ville natale de son père, elle peint de vieilles maisons. Jeanne-Marie Barbey a également fréquenté Le Faouët où elle rendait visite à son filleul et neveu, François, en pension au collège du Sacré-Cœur. D'autres peintures ont pour sujet des bateaux dans le port de Lorient (*Le Mérignac*, 1924) ou les fêtes de Cornouaille à Quimper.



Fillette au bénitier

Huile sur carton
35 x 27 cm



Fillette au bénitier

Négatif sur verre

Collection musée de Bretagne